Document généré le 19 mai 2025 09:32

XYZ. La revue de la nouvelle

Yves Thériault, conteur et nouvelliste

Maurice Émond

Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2632ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Émond, M. (1985). Yves Thériault, conteur et nouvelliste. *XYZ. La revue de la nouvelle*, *1*(3), 62–66.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Maurice Émond

Yves Thériault, conteur et nouvelliste

Yves Thériault excelle dans l'art du récit bref. Il a publié dix recueils de nouvelles, de contes et d'histoires sans compter ses nombreux récits pour enfants ou adolescents et tous ceux qu'il a fait paraître dans divers périodiques[1]. Même ses romans ressemblent souvent à de longs contes ou nouvelles, émaillés qu'ils sont de récits, d'anecdotes et de parenthèses ou empruntant souvent la voix d'un narrateur-conteur tel Pierre Huneau. D'ailleurs, ce personnage comme tant d'autres figurent en même temps dans les contes, tel Aaron que l'on retrouve dans *la Femme Anna et autres contes*. «Atisokan» dans *l'Herbe de tendresse* est le récit en bref du roman *la*

1. *Contes pour un homme seul*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 195 p.;
Le Vendeur d'étoiles et autres contes, Montréal, Fides, 1961, 124 p.;
Si la bombe m'était contée, Montréal, Les Éditions du Jour, 1962, 124 p.;
La Rose de pierre; histoires d'amour, Montréal, Les Éditions du Jour, 1964, 135 p.;
L'Île introuvable, nouvelles, Montréal, Les Éditions du Jour, 1968, 173 p.;
Oeuvre de chair, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1976, 170 p.;
La Femme Anna et autres contes, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 321 p.;
L'Étreinte de Vénus, contes policiers, Montréal, Éditions Québécor, 1981, 180 p.;
Valère et le grand canot, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 286 p.;
L'Herbe de tendresse, récit, Montréal, VLB Éditeur, 1983, 238 p.

Quête de l'ourse[2]. L'art du conteur conditionne toute l'écriture d'Yves Thériault. «Je suis, de fait, un conteur», avoue-t-il lui-même. «Et il me semble que ce mot explique la construction de la plupart de mes oeuvres»[3]. À parcourir l'ensemble des recueils, c'est tout l'univers de Thériault qui surgit, à la fois si varié et si original.

Ce sont toutefois les récits paysans ou rustiques, à la manière des *Contes pour un homme seul*, qui retiennent d'emblée, étonnent, choquent parfois[4] mais ne laissent personne indifférent.

> *Tapoche un peu...*
> *...qu'il m'a dit en tendant le long sac de cuir*
> *Passe ta main dessus. C'est franc cuir, souple comme une jambe de pucelle. Et pas un trou, pas une fissure.*
> *J'ai pris le sac, et j'ai couru à la cabane.*
> *Beau sac qu'on peut caresser et aimer pour la douceur de son flanc. Long, je l'ai déjà dit, et bien propre.*[5]

Le lecteur est immédiatement saisi par l'étrangeté du personnage, le vocabulaire archaïsant, le rythme de la phrase si proche de l'oral, l'inquiétante sensualité qui se livre. Tout l'art du récit est là en ces quelques phrases brèves, ramassées sur elles-mêmes, allant droit à l'essentiel, comme si tout le conte se trouvait rassemblé en son début, prêt à éclater à la première occasion. C'est d'ailleurs ce qui se passe lorsque Mathurin dit «le Troublé» rencontre par hasard la belle Annette aux yeux noirs, «aux cheveux comme l'avoine mûre»[6] et, surtout, à la «peau toute blanche avec des rougeurs aux joues qui ne partent pas à frotter, parce qu'elles sont dans la peau, creux derrière les veines»[7]. Il saute sur elle, l'étrangle et, avec son couteau, lui

---

2. *La Quête de l'ourse*, Montréal, Stanké, 1980, 384 p.
3. *Textes et documents*, Choix des textes, présentation et documentation de Renald Bérubé, Montréal, Leméac, 1969, p. 28.
4. Il suffit de rappeler quelques réactions à la publication des *Contes pour un homme seul*. Certains y trouvent un «animalisme sublimé qui impose aux personnages, moitié hommes moitié bêtes, des réactions qui tiennent plus du monde animal que du monde moral» (Solange Chaput-Rolland, «Kaléidoscope littéraire», l'*Action universitaire*, vol. 17, no 3 (avril 1951, p. 50). D'autres y voient une «galerie de déséquilibrés qui fricotent dans une orgie de sang [...]» (P.A. Lombard dans le *Canada français*, vol. 32, no 7 (mars 1945), p. 512.
5. *Contes pour un homme seul*, p. 37.
6. *Ibid.*, p. 40.
7. *Ibid.*, p. 40.

découpe les cuisses pour les mettre dans son sac de cuir vide. «Le voilà rond de tour et long d'une aune. Et je sais que c'est bien de lui avoir mis de la peau dedans, cuir blanc sur cuir franc»[8]. Quand l'on songe aux récits de la terre des années trente ou quarante, aux descriptions idylliques d'un monde champêtre aux vertus exemplaires, de telles descriptions, des personnages aussi instinctifs avaient de quoi surprendre. Thériault vient renouveler le récit paysan en l'éloignant d'une idéologie asséchante pour lui insuffler la vie de l'homme primitif à la découverte des forces instinctives et telluriques. Ce sont ces mêmes forces, des lieux, des personnages et une atmosphère semblables que l'on retrouve dans ses derniers recueils avec des récits comme «la Femme Anna», «le Merdier de Vérin», «Valère et le grand canot», «le Gué dans le torrent», «la Forge», «le Portugais» ou «la Tour», pour nommer les meilleurs.

C'est toujours dans ses récits indiens ou esquimaux que Thériault se sent peut-être le plus à l'aise et qu'il offre tant d'exotisme. Les récits de *l'Herbe de tendresse* font aussitôt penser à *Ashini*[9], à *Agaguk*[10] ou à *la Quête de l'ourse*[11].

> *Je suis un Algonquin, dernier de race, je crois, qui erre dans la forêt dense à l'ouest de la Baskatong, dans le Haut-Québec. Je me nomme Kakaki, ce qui signifie Corbeau Noir. Et j'ai appelé atisokan ce récit que je voudrais vous faire, car ce mot veut dire conte ou fable. Et pourtant, tout cela qui s'est passé hier n'est pas un conte, ni une fable, mais un peu de moi que je te livre, au risque d'avoir mal.*[12]

C'est toute la nostalgie des grands espaces sauvages qui est évoquée, avec l'irrémédiable présence de l'homme blanc qui vient rompre l'équilibre millénaire. La nature à la fois douce et violente se charge souvent elle-même de punir l'intrus. Lorsque Kakaki épouse une Blanche, désobéissant ainsi à la loi du Manitou, il perd son enfant puis une ourse vient tuer sa femme. Le style se fait volontiers

8. *Ibid.*, p. 41.

9. *Ashini*, Montréal, Fides, 1960, 173 p.

10. *Agaguk*, Québec, L'Institut littéraire du Québec, 1958, 298 p.

11. *La Quête de l'ourse*, Montréal, Stanké, 1980, 384 p.

12. *L'Herbe de tendresse*, p. 219.

plus ample, les images se nourrissent de mots indiens, de l'odeur des forêts et des sous-bois, des légendes et des mythes ancestraux. L'imaginaire thériausien est hanté par ces figures indiennes, par ces grands espaces du Nord qui l'invitent au voyage mythologique autant que géographique.

Passant d'un registre à l'autre avec une aisance remarquable, Thériault a également écrit des récits policiers, fantastiques, merveilleux, folkloriques, érotiques même. Avec *Oeuvre de chair* il sait allier plaisirs culinaires et plaisirs des sens. Le lecteur savoure un vocabulaire sensuel, riche en évocations suggestives. Renouant avec la joie de vivre et la sensualité des *Commettants de Caridad*[13], il laisse libre cours à un érotisme aussi éclectique qu'irrévérencieux. Les titres à eux seuls sont des trouvailles: «le Coq en pâte de la nonne Jeanne», «Roulé de boeuf plein son ventre», «Fricadelle ecclésiastique», «la Perdrix sans retenue», «les Cailleteaux impubères en terrine» ou «la Carbonade monastique», pour ne citer que ceux-là. Les menus gastronomiques préparent l'exaltation des sens, tel ce steak au poivre noir qui après avoir mariné toute la nuit dans du porto, est mis dans un poêlon de fonte suédoise avec une noix de gras d'oie:

> *Saisies, les fibres se raidirent d'abord, puis à l'intérieur, les sucs s'insurgèrent, forcèrent le chemin, vinrent sourdre sur la pièce, baignèrent le boeuf de leur flot bouillant, y sertissant une incomparable saveur, à mesure qu'ils entraînaient dans les fibres les assaisonnements placés sur le bifteck par Lucie, et que s'incorporait plus pleinement encore le porto de la marinade.*[14]

L'art du conte ou de la nouvelle exige peut-être avant tout un sens aiguisé de l'observation, un souci du détail pittoresque, une maîtrise intime des mots, des expressions, des images qui sauront capter et retenir l'attention. L'expérience et les connaissances linguistiques viennent raffiner les exigences premières, ne les remplacent jamais. Quand Thériault publiait ses *Contes pour un homme seul* en 1944, il en était à ses premières armes. Son coup d'envoi était déjà une réussite. Ce fut également le cas pour Roch Carrier avec son pre-

---

13. *Les Commettants de Caridad*, Québec, L'Institut littéraire du Québec, 1961, 300 p.
14. *Oeuvre de chair, récits érotiques*, p. 117.

mier recueil de Contes, *Jolis deuils*[15], en 1964, pour Claire Martin qui publiait *Avec ou sans amour*[16] en 1958, pour Michel Tremblay et ses *Contes pour buveurs attardés*[17] et pour tant d'autres. L'immense talent de Thériault lui a permis de se renouveler sans cesse au fil de ses quarante ans d'écriture. Derrière l'étonnante diversité de ses contes et nouvelles se profile la voix unique d'un contenu québécois qui continue de fasciner ses lecteurs.

15. Roch Carrier, *Jolis deuils, Petites tragédies pour adultes*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1964, 157 p.
16. Claire Martin, *Avec ou sans amour*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1958, 185 p.
17. Michel Tremblay, *Contes pour buveurs attardés*, Montréal, Les Éditions du jour, 1966, 158 p.